

ture des poètes, où il apprendra la science des mœurs et des passions, aussi bien que la noblesse de la diction et des pensées; qu'il soit consommé dans l'histoire, pour en tirer des exemples qui ne soient suspects, ni de haine, ni de flatterie; qu'il s'instruise des vertus et des vices dans les livres des philosophes; qu'il possède Démosthène et Cicéron, les deux plus parfaits modèles d'éloquence; qu'il voie même les orateurs d'un moindre prix, ne fût-ce que pour mieux sentir la différence qu'il y a de l'excellent au médiocre; enfin, qu'il ait commerce avec tous les auteurs grecs et latins, anciens et modernes, c'est-à-dire, qu'il renferme en sa mémoire une bibliothèque....

Puisque j'ai commencé, ajoutons qu'il ne suffit pas d'avoir un langage pur et un grand amas de connoissances; mais qu'il faut encore que cette érudition soit accompagnée du bon sens, et qu'un orateur, quelque savant qu'il soit, n'affecte pas de le paroître. C'est un défaut que M. du Vair, en son traité de l'éloquence françoise, reproche à M. Brisson, qui fut avocat général, avant que d'être président. Il l'accuse d'en être l'auteur, et de l'avoir introduit au barreau....

Ce n'est pas que l'on rejette absolument les citations. Il est bon quelquefois de se mettre à l'abri d'un nom plus autorisé que le sien. L'auditeur rebutera une raison pour laquelle il a du respect, quand il sait qu'elle est de saint Augustin ou de saint Chrysostome. Les citations peuvent donc être utiles, mais un débordement de lieux communs est vicieux, et je ne condamne que cet excès.

Après tout, quel est le fruit des citations, lors même qu'elles viennent à propos? c'est d'appuyer l'opinion que l'on avance, et de faire voir qu'elle a été suivie par d'habiles gens. Or c'est un principe incontestable, que pour être éloquent il ne suffit pas de prouver. Ce n'est point assez, dit Aristote, de convaincre par ses raisonnements; il faut que l'orateur se concilie l'esprit de ses auditeurs, et qu'il les oblige de se rendre à ce qu'il veut, c'est-à-dire, qu'il remue et qu'il excite leurs passions. En effet, il ne peut rien obtenir d'eux que par la force de ses raisons, ou par la bienveillance qu'ils lui portent, ou enfin par le trouble où il les jette. Prouver, plaire, toucher, ce sont les trois fameuses armes de la persuasion; et comme la dernière est la plus difficile à manier, c'est aussi la plus infallible.

## LE CHEVALIER DE MÉRÉ.

### L'HONNÊTE HOMME AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE<sup>1</sup>.

Qui voudroit qu'un jeune prince et des jeunes gens comme ceux dont vous me parlez apprissent quelque chose qui ne leur coûtât guère, il faudroit les instruire, sans qu'ils y prissent garde, ou du moins d'une manière qui leur plût comme leurs autres divertissements, et cela ne seroit pas mal aisé. La méthode que je prendrois pour les commencer, ce seroit sur toutes choses de leur faire aimer la solide gloire et de leur faire insinuer quelque sentiment de ce qu'on appelle être habile. Un mot qu'on ne leur touche que par occasion produit souvent de bons effets, et je me suis toujours souvenu de ce que me dit un gentilhomme d'une haute valeur et fort honnête homme. On m'avoit mené chez lui que je n'avois que quinze ou seize ans, et m'étant assis auprès de lui et d'une très-belle femme qu'il avoit épousée il n'y avoit que bien peu de temps, je m'informois de ce qui le pouvoit occuper tout le jour, car il ne sortoit que bien rarement, parce qu'il avoit longtemps servi à l'armée et reçu beaucoup de blessures. J'avois une grande inclination à railler, mais innocemment, pour réjouir et sans déplaire, et je leur disois je ne sais quoi qui les divertissoit, comme on peut divertir à cet âge-là. « Mon enfant, me dit ce gentilhomme, se jouant de

1. « L'honnête homme, au dix-septième siècle, ne signifiait pas la chose toute simple et toute grave que le mot exprime aujourd'hui. Ce mot a eu bien des sens en français, un peu comme celui de sage en grec. Aux époques de loisir on y mêlait beaucoup de superflu; nous l'avons réduit au strict nécessaire. L'honnête homme, en son large sens, c'était l'homme comme il faut, et le comme il faut, le *quod decet*, varie avec les goûts et les opinions de la société elle-même. »

la main dans mes cheveux, vous aimez à rire d'un air honnête, et je vous en sais bon gré, mais il faut mettre du sens et de la conduite dans cette jeune tête, et n'avoir devant les yeux que le véritable honneur. Vous me demandez à quoi je passe ma vie, et je veux bien vous le dire, comme si vous aviez déjà l'esprit fait : je tâche d'être habile, et j'entends par là de bien employer ce qui dépend de moi pour vivre tranquillement. C'est aux jeunes gens, comme vous allez être, à se préparer à la vie et à faire desseins sur desseins. On vieillit en peu de temps, et quand on vient sur l'âge, il se faut tenir à ce qu'on possède et s'en bien servir, mais il ne faut pas attendre à se rendre habile dans une saison qu'on en tire si peu d'avantages; on s'y doit étudier dès l'enfance, et vous ne sauriez commencer de trop bonne heure. » Je fus vivement touché du discours de ce gentilhomme, et ces derniers mots donnèrent bien de l'exercice à mes jeunes pensées. Mais, madame, ayez soin vous-même de ces jeunes gens si bien nés et qui vous sont si chers, et ne vous en fiez pas trop aux gouverneurs; on ne les rencontre pas à point nommé comme on les cherche, et c'est bien tout ce que peuvent les plus grands rois que d'en trouver pour leurs enfants....

Il me semble que, dans le dessein de se rendre honnête homme et d'en acquérir la réputation, le plus important consiste à connoître en toutes choses les meilleurs moyens de plaire, et de les savoir pratiquer; car on doit principalement songer à se faire aimer de ceux dont on veut acquérir l'estime. En effet, on ne loue que bien sèchement ce qu'on n'aime pas, et puis le mérite qui nous est cher nous paroît tout d'un autre prix que celui que nous haïssons. Je trouve qu'il sied bien de se montrer d'une humeur douce, enjouée et même plaisante, autant que l'occasion, le génie et la bienséance le peuvent permettre; cette façon de procéder ouvre des entrées que l'air grave et sérieux ne donne pas, et fait bien souvent qu'on s'émancipe au-dessus de sa volée. D'ailleurs, on adresse volontiers ce qu'on dit d'agréable à des gens d'un accès facile et gai, au lieu qu'on n'aborde que par contrainte une mine sombre et enfoncée; sur tout il faut être hardi en effet, sous une apparence modeste, et oser presque tout ce qui doit réussir, sans craindre les événements.

Le cœur n'est pas moins nécessaire que l'esprit pour être d'un

commerce agréable, et je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un homme si accompli qui n'ait quelque défaut dans l'un ou dans l'autre. Mais il y a de certains défauts dont un honnête homme est toujours exempt, et je trouve qu'il est bon de les remarquer, afin de connoître plus aisément le véritable honneur : telles sont l'injustice, l'avarice, l'ingratitude, la bassesse, le mauvais goût, l'air grossier, l'air qui sent la bourgeoisie, la province, la façon de procéder qui s'attache trop aux coutumes et qui ne voit rien de meilleur, les propos trop communs, les équivoques, les quolibets et tout ce qui vient d'un esprit mal fait; estimer plus la fortune que le mérite, être dur et sans complaisance, chercher les apparences plutôt que la vérité, se connoître mal en gens, être sujet à s'encanailler, souffrir sans ressentiment les injustices et les avanies, n'en pas garantir les foibles quand on le peut, se mettre toujours du parti des plus forts, mais principalement n'avoir pas je ne sais quoi de noble et d'exquis qui élève un honnête homme au-dessus d'un autre. Il faut tant de rares qualités pour se rendre parfaitement honnête homme, qu'il est plus aisé de dire les choses qu'il faut fuir que celles qu'on doit suivre; et je crois qu'en évitant ces défauts, l'on peut faire un grand progrès dans l'honnêteté; enfin, je voudrais qu'on élevât les jeunes gens de qualité d'une manière si noble que la faveur des plus grands princes ne leur pût jamais rien donner qui ne parût au-dessous de leur mérite.

## MEZERAY.

### BLANCHE DE CASTILLE.

Les noces de Louis VIII furent célébrées avec des pompes, des festins publics et des jeux solennels, témoins de la joye des deux peuples, qui sembloient oublier toutes leurs anciennes querelles pour se réunir ensemble par cette alliance du sang de leurs princes. Élie, archevesque de Bourges, en présence de grand nombre de prelates et de seigneurs François et Anglois, eut l'honneur de leur donner la bénédiction nuptiale, et, la solennité achevée, Louis emmena sa chère moitié à Paris. Les deux époux estoient à peu près pareils en âge de treize à quatorze ans, tous deux d'un esprit enclin à la piété, éloigné du vice, pur, ouvert et sans fiel, et en tout tellement semblables l'un à l'autre que de ce parfait rapport et de cette mutuelle correspondance naquit entre eux un amour saint qui fut désormais l'âme de l'un et de l'autre. Il ne me souvient point d'avoir veu, ny dans l'histoire, ny dans la fable mesme, de couple plus étroitement uny que celui-là. Ils estoient toujours de compagnie, et quelques affaires qui pussent survenir, ils ne se quittoient point de vue. Dans le voyage que Louis VIII fit contre les Albigeois, Blanche l'accompagna en Languedoc et faisoit porter sa tente pour camper avec lui, tant elle avoit peur de s'en éloigner d'autant de chemin qu'il y avoit à la prochaine ville, et que cependant quelque autre ne s'emparât de son esprit, qu'elle vouloit posséder et gouverner toute seule, ce qu'elle faisoit encore par zele contre les heretiques, car elle avoit aussi pris la croix et contribué à cette guerre jusqu'à donner ses meubles et ses bagues.

La douceur de sa parole, ses graces et cette majesté royale qui brilloit dans ses yeux gagnoient le cœur de tous les François, et les

luy rendoient doublement sujets; son discours, à ce que l'on remarque, avoit tant d'attraits et de force qu'on ne luy eust sceu rien refuser, et sa beauté estoit ensemble si puissante et si douce qu'elle se faisoit également aimer et respecter. Son âme estoit ornée de toutes les qualités aimables; son génie, capable des plus hautes entreprises, et des plus difficiles exécutions, gouvernoit et conduisoit tout le conseil de France depuis qu'elle y fut une fois entrée, et dominoit dans toutes les affaires sur tous les plus puissants esprits, qu'elle savoit attirer à son sentiment et soumettre, s'il faut ainsi dire, à ses loix. Auguste, son beau-père, reconnaissant la force de ses conseils, n'avoit point de honte de les suivre aveuglément. Son mari dependoit absolument d'elle, et si son grand amour ne le rendoit excusable, plus mesme qu'un homme et un prince ne doivent, il n'eût pas entrepris la moindre chose sans sa volonté; et peu s'en fallut qu'elle ne le détournât de passer en Angleterre, parce qu'il ne vouloit pas qu'elle y passât avec luy, bien que ce fût elle qui eut plus ardemment sollicité cette entreprise, disant que ce royaume luy appartenoit, comme à l'unique héritière, son frère Jean s'estant, par ses tyrannies et parricides, rendu indigne luy et les siens de le posséder, car, pour estre benigne et douce, elle ne manquoit pas d'ambition, qui est le feu des belles âmes.

Son mary étant près d'expirer, afin de lui laisser après sa mort la même autorité qu'elle avoit de son vivant, obligea par serment tous les seigneurs là présens de lui laisser la régence de son fils jusqu'à l'âge de vingt ans, car alors nos rois estoient mineurs jusques-là, et l'on trouva dans un testament qu'il avoit fait un an auparavant qu'il lui donnoit des sommes immenses d'argent. La mort seule pouvoit les separer, tant ils vivoient unis depuis vingt-six ans, et si le courage invincible de notre princesse ne se fût opposé à la douleur de cette separation, elle les eût unis ensemble. Son regret fut extreme, comme l'avoit été sa flamme, mais sa constance fut encore plus grande; elle se consola enfin de cette affliction par les gages précieux que le roy luy avoit laissés, j'entends plusieurs enfants, qu'elle vit tous prospérer en grandeur et en seigneuries, et qu'elle fit soigneusement élever par des hommes d'une haute probité et d'une rare doctrine, en toutes sor-

tes de vertus et de louables exercices, principalement son fils aîné Louis, dans l'âme duquel elle imprima tellement la crainte et l'amour de Dieu, en lui repétant souvent : « Mon fils, j'aimerois mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel, » qu'il ne s'en éloigna jamais durant tout le cours de sa vie.

## ROBERT MIRON.

### FRAGMENT D'UNE HARANGUE AU ROY POUR LE TIERS ÉTAT.

Nous savons qu'il y a peu de vrais gentilshommes qui n'aient du déplaisir de voir les barbaries de ceux, lesquels ayant les armes en main, ne les exercent qu'à opprimer, et détruire, et ruiner le pauvre peuple, chose horrible et détestable, non-seulement à voir, mais à ouïr raconter, et il faut avoir un triple acier et un grand rempart de diamant à l'entour du cœur pour en parler sans larmes et sans soupirs. Le pauvre peuple travaille incessamment, ne pardonnant ni à son corps, ni quasi à son âme, c'est-à-dire à sa vie, pour nourrir l'universel du royaume; il laboure la terre, il l'améliore, la dépouille; il met à profit ce qu'elle rapporte : il n'y a saison, mois, semaine, jour ni heure, qui ne requièrent son travail assidu; en un mot, il se rend ministre et quasi-médiateur de la vie que Dieu nous donne et qui ne peut être maintenue que par les biens de la terre, et de son travail il ne lui reste que la sueur et la misère : ce qui lui demeure de plus précieux s'emploie à l'acquit des tailles, des gabelles, des aides et autres subventions qui se payent à Votre Majesté; et, n'ayant plus rien, encore est-il forcé d'en trouver pour certaines personnes, lesquelles, abusant du nom sacré de Votre Majesté, déchirent votre pauvre peuple par commissions, recherches et autres mauvaises inventions trop tolérées. C'est miracle qu'il puisse fournir à tant de demandes; aussi s'en va-t-il accablé : la nourriture de Votre Majesté, de tout l'état ecclésiastique, de la noblesse et du tiers-État est assignée sur ses bras... Qui donne le moyen de lever les gens de guerre, que le laboureur?... et ils ne sont pas sitôt en pied qu'ils écorchent le pauvre peuple

qui les paye; ils le traitent de façon qu'ils ne laissent pas de mots pour exprimer leurs cruautés....

Si Votre Majesté n'y pourvoit, il est à craindre que le désespoir ne fasse connoître au pauvre peuple que le soldat n'est autre chose qu'un paysan portant les armes; que le vigneron, quand il aura pris l'arquebuse, d'enclume qu'il est il ne devienne marteau.

## MOLIERE.

### LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet.*  
Venez à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAÎTRE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAÎTRE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*